

LE
ROSAIRE
POUR
TOUS.

BULLETIN MENSUEL

PUBLIÉ PAR

LES PERES DOMINICAINS

DU

COUVENT DE ST-HYACINTHE

P. Q. (CANADA).

Abonnement : 15 cents par an.

Vol. II. No. 5. Mai 1898.

LES ABONNEMENTS VONT DE JANVIER A JANVIER.

SOMMAIRE

| | PAGE |
|---|------|
| GRAVURES : Le charpentier de Nazareth..... | 5 |
| Groupe du Rosaire..... | 8 |
| La Salutation Angélique (fr. CHÉRY)..... | 2 |
| Un ange envolé (GASTON)..... | 3 |
| Le charpentier de Nazareth (poésie) (HÉRÉDIA)..... | 4 |
| Conseil pratique (fr. A. H. B.)..... | 4 |
| Le tremble..... | 6 |
| Aimer son prochain comme soi-même (fr. V. BECELAERE)..... | 6 |
| Le rosier de Sœur Paule de la Conception..... | 7 |
| Groupe du Rosaire et Pensée (fr. H. ROUSSEAU)..... | 8 |
| Petites notes ou correspondance | 8 |

LA SALUTATION ANGÉLIQUE (suite)

En l'appelant *Pleine de grâce*, nous la déclarons exempte en toute sa vie, non-seulement de toute faute, mais même de la plus légère imperfection ; nous la reconnaissons la plus sainte de toutes les créatures. le canal qui, recevant les grâces de leur source même, qui est son Fils, les transmet incessamment à tous les hommes pour leur sanctification et leur salut.

En agoutant *le Seigneur est avec vous*, nous rappelons que l'Esprit-Saint fut toujours avec elle, comme avec son Epouse bien-aimée, comme dans le jardin de ses délices, dans un temple élevé par sa toute-puissance, et orné à plaisir avec la plus grande splendeur et la plus grande profusion de tous les dons et de toutes les vertus.

En la disant *benie entre toutes les femmes*, nous la reconnaissons délivrée de la malédiction encourue par le péché de nos premiers parents, exempte par conséquent de la tache originelle, et immaculée dans sa conception ; nous la déclarons *benie entre toutes les femmes* par un privilège unique, comme fut *le béni* par nature entre tous les hommes, *Jésus le fruit de ses entrailles*.

En la nommant ensuite *Mère de Dieu*, nous rassemblons dans une seule parole toutes ses gloires, parce qu'en l'appelant ainsi, outre que nous la reconnaissons comme la plus pure des vierges (la plus pure de toutes les vierges pouvant seule devenir Mère de Dieu) nous reconnaissons aussi en elle une grandeur et une dignité telles, que Dieu n'en pourrait créer une plus grande, car elle est en quelque sorte infinie ; nous la proclamons incomparablement plus grande et plus sainte que tous les anges, les archanges et les séraphins, que tout l'ensemble des créatures, visibles ou invisibles, les plus saintes et les plus parfaites.

Avec la parole : *Je vous salue*, que nous disons en commençant cette prière, nous saluons Marie, nous nous réjouissons avec elle, nous la félicitons de toutes ses glorieuses et incomparables prérogatives. Quoi de plus doux pour un cœur qui l'aime !

Et c'est à cause de ses ineffables grandeurs que nous la prions, par les paroles suivantes, de nous obtenir de Dieu *toutes sortes de grâces* pour le temps et pour l'éternité. Nous disons *toutes sortes de grâces*, parce qu'en n'en déterminant aucune, nous les demandons toutes implicitement, comme toutes aussi nous les demandons expressément dans l'Oraison dominicale. C'est donc avec grande *sagesse*, que le Rosaire nous fait réciter cette prière après le *Pater*, parce qu'ainsi nous demandons plus explicitement à Marie tous les vrais biens que nous avons déjà demandés, c'est-à-dire tout ce dont nous avons besoin pour la vie présente et pour la vie future.

fr. CHÉRY.

UN ANGE ENVOLÉ.

Lucie G*** était la plus jolie enfant de la province de Calabre. Elle avait neuf ans, et était pieuse comme un ange.

Sa mère, Rose, la femme d'un garde, était sujette à des attaques d'épilepsie.

Elle succomba à une de ces attaques ; du moins on le crut : les médecins le déclarèrent. On tendit la chambre de noir, et on exposa le cadavre, selon la coutume des provinces napolitaines, sur un catafalque, entre quatre cierges. La nuit, une vieille religieuse non cloîtrée, qu'on appelle là-bas *monaca di casa*, resta à veiller auprès de la trépassée.

On avait éloigné d'elle la petite Lucie, folle de douleur. Mais la nuit, elle trompa la vigilance de ses parents, qui la croyaient endormie, et courut à la chambre mortuaire. Elle y pénétra à pas de loup. La religieuse avait cédé au sommeil. L'enfant grimpa sur le catafalque, et put à son aise embrasser sa pauvre mère, dont elle inonda le visage de larmes brûlantes et silencieuses.

Que se passa-t-il ? Dieu seul le sait.

Mais le matin, quand les fossoyeurs arrivèrent pour enlever le cadavre, Rose poussa un gémissement, ouvrit les yeux, reconnut sa petite Lucie, immobile auprès d'elle, se souleva, regarda autour d'elle avec terreur.... et comprit !!!

Par bonheur, la Calabraise, fortement trempée, ne mourut pas de frayeur. On l'aida à descendre de l'estrade funéraire. Mais quand on voulut prendre l'enfant, elle ne s'y prêta pas. On la crut endormie. La pauvre petite dormait du sommeil éternel !

Est-ce la douleur qui l'avait tuée ? Est-ce la joie d'avoir senti sur ses lèvres le souffle de sa mère ressuscitée, de cette mère qu'elle avait réveillée par ses larmes, comme la rosée fait revivre une fleur courbée par les ardeurs du jour ?

Personne ne put le dire.

La chambre resta tendue de noir. Seulement, cette fois, ce fut pour la petite Lucie.

Et les larmes de sa mère ne purent la réveiller.

GASTON.



LE CHARPENTIER DE NAZARETH.

*Le maître charpentier, pour finir un dressoir,
Courbé sur l'établi depuis l'aurore ahane,
Maniant tour à tour le rabot, le bédane
Et la râpe grinçante ou le dur polissoir.*

*Aussi, non sans plaisir, a-t-il vu, vers le soir,
S'allonger jusqu'au seuil l'ombre du grand platane,
Où madame la Vierge et sa mère sainte Anne
Et Monseigneur Jésus près de lui vont s'asseoir.*

*L'air est brûlant et pas une feuille ne bouge ;
Et saint Joseph, très las, a laissé choir la gouge
En s'essuyant le front au coin du tablier ;*

*Mais l'Apprenti divin, qu'une gloire enveloppe
Fait toujours, dans le fond obscur de l'atelier,
Voler les copeaux d'or au fil de la varlope.*

J. M. DE HÉRÉDIA.

CONSEIL PRATIQUE.

Qui dira la somme de travail que l'on peut fournir en pratiquant l'économie des minutes ? En tout, on arrive à quelque chose, à un succès durable, non pas tant par des efforts saccadés, des coups de collier, que par un labeur constant, ferme, soutenu. Il faut, chaque jour, et à chaque heure, à chaque minute du jour, continuer le travail de la veille ; il faut, chaque matin, se remettre au même sillon.

L'Écriture, pour secouer notre paresse, nous dit : “ Allez à l'abeille ! allez à la fourmi ! ” Or, ces petites bêtes que la Bible nous propose comme modèle, sont vives au travail, mais surtout, elles sont fidèles à la besogne, elles ont l'ardeur soutenue.

Nous, hommes, avons-nous toujours cette puissance sourde, cet esprit de suite, je dirais, que l'on remarque dans ces bêtes inintelligentes ?... Notre beau feu est vite éteint ! nos enthousiasmes vite morts ! Nos natures à coups de vent changent facilement de direction et laissent là le travail entrepris, tandis que, pour faire œuvre durable, il faudrait au contraire rester attelé au même joug et arroser de ses sueurs le même champ. On disperse ses forces en courant toujours à un travail nouveau, et les disperser, n'est-ce pas les gaspiller ?

fr. A. H. B.



LE CHARPENTIER DE NAZARETH

— 0 —

..... Parmi les choses de la terre, il n'y a guère que les montagnes qui ne descendent jamais de leur élévation.....

LE TREMBLE.

Lorsque Jésus-Christ mourut sur la croix, la nature entière prit part à la douleur universelle ; les plantes elles-mêmes exhalèrent une plainte douloureuse qui s'éleva vers le ciel. Un seul arbre, le peuplier tremble, resta froid et insensible.

En ce moment passait au-dessus du peuplier un ange portant un calice d'or rempli du Sang divin recueilli au pied de la croix. En le voyant ainsi immobile, il eut un frémissement d'indignation qui fit incliner le calice et répandre quelques gouttes du sang précieux sur les racines de l'arbre. Et en même temps : " Arbre égoïste et " insensible, s'écria-t-il, tu refuses de prendre part à la douleur gé- " nérale ! Eh bien ! pour ton châtement, lorsque par les plus belles " et les plus chaudes journées de l'été toutes les autres plantes reste- " ront dans le calme et l'immobilité, toi tu t'agiteras sans trêve ni " merci ; tu trembleras éternellement, et tu ne seras connu que sous " le nom de *tremble* ! "

Et voilà pourquoi les feuilles du tremble remuent sans cesse ; voilà pourquoi cet arbre, au port majestueux et fier, semble toujours gémir.

" AIMER SON PROCHAIN COMME SOI-MÊME, "



AIMER SON PROCHAIN COMME SOI-MÊME.—Voilà un précepte qui paraît souvent bien difficile à remplir parce qu'il est souvent mal compris. Car enfin, il semble bien qu'en dépit de tous les efforts, ce cri du *Moi* se fasse entendre plus haut que la voix de la charité fraternelle ; sans doute, nous avons affaire là à une de ces tendances radicales et indestructibles de la nature que nous ne pouvons supprimer ni vaincre, parce qu'elles ont leur source dans notre substance même ; elles sont l'expression immédiate et nécessaire de notre personnalité, qui est nous-mêmes ; or nous ne pourrions jamais, quoique nous fassions, cesser d'être nous-mêmes.

Quels que soient nos désirs, nous aurons toujours pour nous-mêmes une tendresse plus vive que pour n'importe qui ; c'est là une loi de la nature et par conséquent une loi *bonne* et qu'il ne faut pas essayer de changer.

Mais ce n'est pas non plus ce que demande ce précepte évangé-

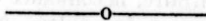
lique : les enseignements de la religion n'ont nullement la prétention de supprimer la nature ; le sens de cette formule : "Aimer son prochain comme soi-même," est exactement celui-ci : Aimer son prochain *du même genre d'amour et non pas au même degré* que l'on s'aime soi-même ; d'un amour volontaire et non sentimental ; lui vouloir, et si l'occasion s'en présente, lui procurer, les biens que nous serions désireux d'obtenir pour nous-mêmes.

Pour bien comprendre cette proposition, il faut donc la mettre en regard de cette autre formule, non moins certaine que la précédente : "Charité bien ordonnée commence par soi-même."

Nous comprendrons alors aisément que l'amour que Dieu nous demande pour notre prochain, est une affection *de même nature* que celle que nous avons pour nous-mêmes, qu'il n'est nullement question de nous imposer *une intensité* d'affection égale à celle que nous éprouvons naturellement pour notre humble Moi et que, dans la pratique, *toutes choses étant égales*, c'est nous-mêmes que l'ordre de la charité nous prescrit de préférer.

Nous avons été chargés par Dieu de soigner pour nous d'abord et pour notre prochain ensuite. Le sens exact du précepte évangélique est donc que notre amour du prochain doit être éminemment *généreux et désintéressé* : l'aimer non parcequ'il nous est utile ou agréable, mais parceque ayant la même nature il a les mêmes droits que nous.

fr. V. BECELAERE.



LE ROSIER DE SŒUR PAULE DE LA CONCEPTION.

C'était en 1603, au royaume de Portugal, dans un monastère de religieuses Dominicaines. La Sœur Paule de la Conception cultivait des fleurs sur la fenêtre de sa cellule, pour en orner l'autel de Notre-Dame du Rosaire. Elle donnait surtout des soins à un petit rosier dont voici l'histoire. La première année de sa plantation, il ne produisit que trois roses ; mais elles étaient d'une grandeur et d'une beauté extraordinaires. La première s'épanouit le jour de l'Ascension ; la seconde, à la fête de la Pentecôte ; et la troisième, le dimanche de la Trinité. Chose merveilleuse ! chacune de ces roses était munie de quinze feuilles fort larges et en forme de croix. Les ayant cueillies, la pieuse sœur les plaça sur l'autel de la Sainte Vierge. Mais qu'arriva-t-il ? Lorsqu'elle les reprit et commença à les effeuiller, elle trouva sur les quinze feuilles de chaque rose, les quinze mystères du Rosaire admirablement représentés, comme si un habile artiste en eût tracé l'image.



Les âmes, surtout les plus ouvertes du côté du ciel, aiment le Rosaire comme par un instinct surnaturel ; elles en font leurs délices. Le Rosaire leur est tout à la fois un pain qui rassasie, une douce parole qui sèche les pleurs, un ombrage rafraîchissant, un baume salutaire, la suave harmonie qui porte leurs chants jusqu'à Dieu, l'encens de la prière, le glaive qui triomphe, un cri d'amour ! Elles ne se lassent donc pas de remuer ses grains pieux.

fr. H. ROUSSEAU.

PENSÉE.

Rien n'est plus capable d'ôter tous les bons sentiments que de marquer de la défiance ; il suffit souvent d'être soupçonné comme un ennemi pour le devenir ; la dépense en est toute faite, on n'a plus rien à ménager. Au contraire, la confiance engage à bien faire, on est touché de la bonne opinion des autres, et on ne se résout pas facilement à la perdre.

MDE. DE SÉVIGNÉ.

PETITES NOTES OU CORRESPONDANCE

Q.—Est-il absolument nécessaire de réciter le Salve Regina et l'oraison du Rosaire, (que je ne trouve dans aucun livre de prières) pour gagner les indulgences du Rosaire ?

F. A. (Montréal.)

R.—Non. Cela est mieux simplement.

Q.—Est-il avantageux de dire, quand on le peut, plus d'un Rosaire entier par jour ?

E. de M. (Montréal.)

R.—Mais oui, très avantageux, et pour vous et pour les âmes auxquelles vous vous intéressez. On gagne en effet les indulgences du Rosaire autant de fois qu'on le récite ; et un plus grand nombre de récitations accroît le nombre de vos mérites.